

**MUSIQUE**

Société Philharmonique : Les ballets polonais de Mme Nijinska. —  
Œuvres nouvelles de MM. Louis Aubert, Darius Milhaud et Jean Fran-

On ne sait pour quelle raison les **Ballets Polonais** ont été  
exécutés au Théâtre Mogador, dont le plancher de scène n'est  
pas incliné et dont la fosse d'orchestre est minuscule, alors  
que toutes les autres représentations données par les troupes  
étrangères « dans le cadre » de l'Exposition ont reçu l'hospi-  
talité plus décente du Théâtre des Champs-Élysées. Pensait-on  
que la salle du Trocadéro serait enfin terminée à la veille de  
la fermeture, date choisie pour ces ballets? Elle le fut, ou à  
peu près, puisqu'on y distribua les récompenses; mais peut-  
être craignit-on quelque surprise. Toujours est-il que les ballets  
polonais furent présentés dans les conditions les moins favo-  
rables. Et comme le spectacle, dans son ensemble, n'a point  
manqué d'intérêt, les organisateurs n'en ont que plus de mé-  
rite.

Mme Bronislava Nijinska avait choisi trois ouvrages. *La  
Légende de Cracovie* est une version polonaise et simplifiée  
de la légende du docteur Faust. La musique de M. Michal  
Kondracki possède les qualités qui conviennent à un ballet :  
elle est rythmée et variée. Elle souligne fort bien l'histoire  
de ce Pan Twardowski, qui, comme Faust, signe le pacte avec  
le diable, mais entend tirer tout le bénéfice du marché sans  
payer de son âme les plaisirs de sa jeunesse retrouvée. Il  
poursuit le diable jusqu'en enfer pour reprendre le grimoire,  
et il est heureusement délivré par trois anges venus du Ciel.  
Le premier tableau, la foire de Cracovie, est plein de mouve-  
ment et de couleur. Le deuxième est encore plus agité. C'est  
une des meilleures illustrations de l'enfer que l'on ait faites  
au théâtre.

Le deuxième ballet est une interprétation chorégraphique  
du *Concerto en mi mineur* de Chopin. M. Seweryn Turel a  
fort correctement tenu l'instrument principal et sans doute  
n'est-il pas responsable des déformations qui semblent impu-  
tables au chorégraphe. Il n'en est pas moins vrai que l'idée  
de faire danser ce concerto est peu défendable. Certes, mu-

sique et danse sont sœurs; mais il y a des musiques qu'il serait plus respectueux de laisser, si l'on peut dire, à l'état pur, sans rien superposer à ce qu'elles suggèrent. On nous montre quelque chose de précis où il nous suffit de trouver du rêve, et pour habiles qu'elles soient, Mmes Slavska et Juszkiewicz n'ont point ce caractère quasi-immatériel qu'une Spessyrtzewa serait peut-être parvenue à garder dans une interprétation comme celle-ci.

Le troisième ballet — une fête paysanne — a pour auteur un jeune musicien, M. Roman Palester, qui a construit sa partition sur des thèmes empruntés au folklore. Il l'a fait avec habileté, mais sans atteindre ce relief que Szymanowski avait su donner à son *Harnasie*. Je me hâte de dire que la disposition de l'orchestre, resserré dans une fosse trop étroite, débordant dans les baignoires d'avant-scène, rendait particulièrement difficile la tâche de son chef, M. Mieczysław Mierezjewski. Ce *Chant de la terre*, donc, inspiré des rites et des coutumes du peuple polonais, nous montre d'abord une danse du feu, *Sobotka*, puis une fête nuptiale, et enfin une fête des moissons. C'est ce dernier tableau où les faucheurs s'avancent, maniant la faux comme soldats à la parade, qui a plu davantage. Il a été exécuté avec une précision parfaite. Il semble d'ailleurs que ces mouvements nets, anguleux même, conviennent mieux au génie chorégraphique de Mme Nijinska que l'expression de la grâce et de la tendresse. Nous l'avons retrouvée telle que naguère, au temps de *Renard*. Elle a réuni de bons danseurs et de bonnes danseuses, au premier rang desquels brillent les étoiles, Mmes Nina Juszkiewicz et Olga Slavska, déjà nommées, Mlle Alexandra Glinka, MM. Czesław Konarski, J. Marciniań. Les ensembles sont disciplinés. Rien de ce qu'on nous a montré n'est indifférent; il manque pourtant à cette compagnie de ballets ce qui a manqué à toutes les autres depuis que Diaghilew a disparu...

## §

Sous la direction de M. Charles Münch, l'Orchestre de la Société Philharmonique de Paris nous a révélé deux ouvrages inédits, après nous avoir fait entendre une exécution admir-

table d'*Harold en Italie*, avec M. Maurice Vieux comme alto solo.

Le divertissement pour flûte, violon et orchestre de M. Jean Françaix qui a pour titre **Musique de Cour** se compose de quatre parties : Menuet, Ballade, Scherzo et Badinage. C'est, nous dit l'auteur, une musique qui doit être considérée comme un art d'agrément, qui n'a nulle prétention philosophique et n'a même aucune peur de la naïveté. Elle ne vise qu'à divertir une aimable compagnie rassemblée en un salon, loin de Paris. Elle a réussi mieux que cela l'autre soir : elle a charmé un public étendu, et je veux croire entendu, à la Salle Pleyel. On sait gré à M. Françaix de son dessein modeste ; mais il est fort difficile d'être simple et fantasque. On ne l'est pas toujours de propos délibéré. Si le « Badinage » de sa suite ne rappelait un peu trop le scherzo qui le précède, ce qui ne va pas sans quelque monotonie, si le compositeur avait évité certaines redites qui font longueur, ce divertissement aurait paru meilleur encore. Il a permis d'applaudir avec M. Charles Münch Mlle Blanche Honegger et M. Marcel Moyse qui l'ont interprété à merveille.

L'ouvrage de M. Louis Aubert a pour titre **Saisons**. C'est un remaniement de la partition que l'auteur écrivit pour l'une des fêtes de la lumière et des eaux, imaginées par M. Eugène Seandouin pour l'Exposition. Sous sa première forme, enregistrée et diffusée en plein air, cette page, qui s'appelait alors *Fête de l'Été*, fit déjà grand effet en dépit des conditions assez peu favorables dans lesquelles elle fut donnée. Aujourd'hui, beaucoup plus développée, c'est, sous son nouvel aspect de poème symphonique pour solo, chœurs, orgue et orchestre, un grand ouvrage dont les proportions vastes, l'équilibre, la richesse de bon aloi, sans rien de lourd ni d'inutile, font honneur au musicien de la *Habanera* et de la *Forêt bleue*. Sa réussite, d'ailleurs, ne nous surprend pas. Il y a longtemps que nous savions les qualités de M. Louis Aubert. Il semble s'être enrichi encore, et son évocation de l'été, qui constitue le centre de cette grande fresque, est une page à laquelle les épithètes lumineuse et ensoleillée conviennent naturellement. On sait quel merveilleux coloriste est le musicien de *Dryade* ; il montre dans *Saisons* un art qui, sans rien perdre de sa

subtile poésie, s'est développé en profondeur. Il m'a semblé percevoir dans cette belle page l'écho bimillénaire de l'hymne d'Horace :

Alme sol, curru nitido diem qui  
Promis et celas, aliusque et idem  
Nasceris...

C'est la joie humaine et c'est la joie de la nature, la joie de l'âme et la joie des yeux, que reflète cette musique. Mme Maryse Vildy, les Chœurs de Mme Yvonne Gouverné, l'orchestre Philharmonique l'ont interprétée comme elle méritait de l'être et ont été associés à son triomphe.

On a entendu — et applaudi justement — à ce même concert une *Cantate pour louer le Seigneur*, œuvre déjà ancienne mais peu connue de M. Darius Milhaud, écrite pour la maîtrise de la Cathédrale Saint-Sauveur à Aix-en-Provence. Le texte en est emprunté aux *Psaumes* dans une traduction française du xviii<sup>e</sup> siècle et, sauf erreur, j'ai cru y reconnaître une partie du psaume cxviii de la Vulgate. Variée dans sa forme, cette cantate est des plus intéressantes. Elle a été, elle aussi, admirablement interprétée par Mmes Lise Daniels, Maryse Veldy, MM. Paul Derenne, René Ronsil, la chorale Gouverné et l'orchestre de M. Charles Münch.

Mais pourquoi le programme de ce concert d'une exécution si parfaite offrait-il aux auditeurs un choix de fautes d'orthographe et de solécismes tels que : « nous avons bercé l'ennuie de ton absence » ? Cette négligence est comme une impolitesse — dont personne ne veut sans doute être responsable, car l'imprimeur prudent n'a point signé ce chef-d'œuvre.

RENÉ DUMESNIL.

### ART

Delacroix. — Forain. — André Lothe. — Picabia. — Six peintres — Potiers et imagiers d'autrefois. — Memento.

Nous avons déjà dit l'intérêt que peuvent présenter les expositions restreintes consacrées aux œuvres peu connues d'une école ou d'un artiste célèbre. M. Maurice Gobin s'était attaché à nous présenter des œuvres — aux murs de sa galerie — de Géricault et de Bonington, a groupé